

**TENIR LE COUP DANS LES CAMPS DE MAQUISARDS
VERCORS 1943-1944. MORAL ET VIE QUOTIDIENNE**

11. LES CHEFS

Au début, un manque d'encadrement.

Quand les camps du mouvement Franc-Tireur se forment, ils n'ont pas de chefs attirés. Ce sont les « pères nourriciers » qui en font fonction, une solution de départ qui connaîtra vite ses limites. Malgré leur bonne volonté, ils n'ont ni qualification ni expérience pour ce genre d'encadrement dans les conditions que l'on sait et d'ailleurs, avec les problèmes d'intendance, ils ont bien autre chose à faire. Enfin, ils ne vivent pas dans les camps. Des problèmes de discipline se posent donc parfois.

Paul Jansen est à la fois directeur de la Maison des Jeunes de Romans et responsable du camp de cette même Maison, d'abord aux Valets, près du hameau de Chabotte, à Saint-Agnan puis aux Combes, près de Saint Martin. Dès le début de juin 1943, le camp cache trois premiers jeunes qui, le 23, sont rejoints par trois élèves du Prytanée militaire : Marcel Bourgogne, Yves Beesau, Gilbert Cornudet. Le Prytanée Militaire, un établissement qui prépare aux grandes écoles des métiers des armes (Saint Cyr, Navale, Ecole de l'Air) et à Polytechnique, était situé à La Flèche, dans la Sarthe, qui est maintenant occupée. Il a été replié sur Briançon et sur Valence, d'où viennent donc les trois jeunes. Rejoint par d'autres élèves du Prytanée puis par un groupe de Nancy, le camp aura début septembre un effectif de 25. On voit le rapide peuplement et, pour peu qu'il y ait, comme c'est le cas ici, quelque forte tête, les choses deviennent vite difficiles. Ce qui faisait dire à Paul Jansen combien il avait été soulagé lorsque le capitaine Geyer était arrivé dans le Vercors et avait intégré ces garçons à ses hommes du 11^{ème} Cuirassiers.

Arrivée de chefs de camps.

Alain Le Ray, premier chef militaire du Vercors, a expliqué le glissement progressif du commandement des camps des « pères nourriciers » du début, peu formés à l'encadrement et à la formation militaire vers des officiers et sous-officiers de l'armée d'armistice dissoute à l'automne 1942. Le processus de ces remplacements était du ressort du comité de combat (civils organisateurs du début des camps et militaires qui les avaient rejoints), chargé de la mise en œuvre du projet Montagnards.

« Le réseau franc-tireur était le parrain de ces camps, et dans chaque localité support, un petit comité présidé par un « chef de camp » en pied, se chargeait de tout, sauf de l'instruction militaire, dont il n'avait pas été question au départ.

Ces hommes actifs et dévoués entendaient conserver la haute main sur « leurs » camps et se contentaient de réclamer au comité des instructeurs lesquels n'auraient point pouvoir de commandement.

De leur côté les militaires du comité, et particulièrement le capitaine Le Ray, estimaient une telle conception inacceptable, l'objectif étant en définitive le combat et le commandement étant une réalité indivisible. Toutefois les circonstances exigeaient rapidité dans les mesures et bonne entente entre les hommes. Une certaine souplesse d'attitude devait permettre d'aboutir sans casser les vitres.

Officiers et sous-officiers commencèrent donc à monter vers les camps, venant souvent de fort loin. Peu à peu ils devaient prendre leur place dans le dispositif et se faire adopter, puis obéir. A l'issue de cette phase, ils s'intégraient totalement à la vie des maquis et en constitueraient l'âme. »

Et les fondateurs des camps, souvent socialistes, parfois antimilitaristes, paradoxalement satisfaits de passer le relais à des militaires s'entendront généralement bien avec eux.

Quelques chefs

Le Camp 1, à Ambel, s'est installé à la charnière 1942-1943. Les questions d'encadrement s'y sont passées différemment du fait que le camp existait sous couvert d'une exploitation forestière. **Pierre Brunet**, ancien des blindés, évadé de la citadelle de Laon, résistant, devient sous-directeur. **Bourdeaux**, le directeur, capitaine de réserve, mis au courant, accepte de participer. **André Valot**, « **Stephen** », embauché comme chef d'exploitation en février 43 sera partie prenante aussitôt arrivé à son poste.

Le Camp 2, quand il est dans les parages du puits des Ravières est commandé par « **André** », **Kalk**, qui vient de Saumur. Marcel Peyronnet, principale mémoire du camp, en parle peu.

Le Camp 3. **Roméo Sechi** et **Pierre Bacus** sont d'anciens sous-officiers du 2^{ème} Régiment d'Artillerie de Montagne de Grenoble en chômage d'armée puisque celle de l'armistice est dissoute depuis l'entrée des troupes d'occupation en Zone Sud. Au Recoin de Chamrousse, sous couvert d'une carte de moniteurs de ski du Club Alpin Français, ils attendent de reprendre, ouvertement ou clandestinement, du métier. En février 43, leurs chefs, contactés par la Résistance, leur demandent de rejoindre le Vercors pour encadrer des camps. Ils sont présentés à Pupin et aux frères Bès, groupe Franc-Tireur de Grenoble puis à Eugène Samuel et Victor Huillier, de Villard. Les examens doivent être concluants puisque le 23 mars 43, Marius Charlier, Léon Martin et Georges Buisson les présentent au camp. **Sechi** deviendra le chef « **Robert** » et **Bacus**, son adjoint, le chef « **Boby** ».

« **Robert** », comme ils l'appelleront vite, semble avoir trouvé un ton juste pour être responsable de ces hommes. Certains avaient voyagé : Tatahouine, Autrichien ; Weygand, Luxembourgeois. D'autres étaient pourchassés pour leurs opinions : Charlot Dufour, la quarantaine, militant C.G.T. du Bâtiment ; Alphonse Riband, l'un des 7 grévistes de la Viscose le 11 novembre 42, désigné pour la Relève... ces expériences de vie plus étoffées que celles de leurs jeunes camarades du S.T.O. impliquaient une nature et une qualité de commandement que « **Robert** » a su donner. Entier, organisateur, lucide, ferme en discipline, il avait une exigence que ces fortes personnalités réclamaient et une rude chaleur humaine que ces hommes mûris par la vie appréciaient. Ils n'auraient toléré ni raideur distante, surtout militaire, ni laisser-aller. Vingt ans plus tard, lors d'une rencontre, « **Robert** » recueille encore l'adhésion de tous les anciens du C3 pour demander aux deux associations antagonistes d'anciens du Vercors de faire la paix.

Le Camp 4 à ses origines, est formé par un groupe du C1 (Ambel) replié à la maison forestière de La Coche devant la menace d'une descente des Italiens. En mars 1943, on le retrouve à Béguère, puis le groupe est déplacé par Saint Martin vers la Petite Cournouse. La Grande et la Petite Cournouse, c'est, vers l'Ouest, une sorte d'avancée isolée du plateau de Saint Julien, Saint Martin, une figure de proue au-dessus du Royans, d'où l'on domine, à droite, les Gorges de la Bourne, à gauche, la route des Grands Goulets.

Ce camp qui s'y installe, c'est l'embryon du C. 4. Il est logé dans une grange, au bord d'une clairière. Il s'alimente en eau à une source assez éloignée. Il est commandé par un militaire, **Cathala**, dit « **Grange** » qu'Alain Le Ray a contacté pour prendre ce commandement alors qu'à la fin de 1942, après la dissolution du 159^{ème} R.I.A., il s'était retiré à Embrun avec sa famille.

Alerte en mai 1943, les Italiens montent. Utilisant les deux défilés, le lundi 17 mai, ils prennent en tenaille le promontoire. Alphonse Bonthoux, jeune paysan de Saint Martin, qui coupe du bois aux Bourroux, près de Moulin Marquis, un lieu escarpé qui domine les Gorges de la Bourne, est intrigué par une moto qui, sur la route, loin au-dessous de lui, fait la navette

Choranche-La Balme de Rencurel. Etant de ceux qui aident et ravitaillent le C.4, il a d'autant plus la puce à l'oreille... L'alerte est donnée.

Le camp sort du piège par le pas de l'Allier que les Italiens n'ont sans doute pas eu le temps de bloquer et c'est à Darbounouse que le C.4 s'installe. Paul et Suzanne Silvestre témoignent de la présence du camp sur cet alpage en été :

« Une photo d'août 1943 montre 13 hommes campant là comme des boys-scouts, torses nus devant leur marabout. Le chef « Grange » dès son arrivée a rendu visite de bon voisinage aux bergers, les a rassurés sur la bonne tenue du C.4 qui interdit le chapardage et tient à payer tout mouton dont il aurait besoin. Aussi les bergers prêtent-ils leurs ânes au charroi des marabouts prélevés aux Chantiers de jeunesse de Château-Bernard et qu'il a fallu hisser à dos d'homme par le Pas de la Balme. Le grand confort désormais succède aux abris confectionnés en branches et en plaques d'écorce que le C.4 avait établis à son arrivée au bout de la pelouse en direction de Tiolache. »

A Darbounouse, le C.4 sera encore deux fois en alerte et devra par précaution partir se cacher dans les parages, revenant aussitôt après à ses marabouts.

Le Camp 5 s'est formé à partir du C3 qui était en train de devenir trop peuplé et dans ses débuts, il a logé dans la baraque d'Achieux, commune de Méaudre, tout près de celle des Feuilles, premier refuge du C3.

Le 2 juin, le chef étant alors **Feutrier**, le camp part pour gagner la ferme de Touron, exploitée par un nommé Lattier, près du col de Romeyère. Guidé par « Chou-Fleur » qui prétend bien connaître l'itinéraire par le pas de Pertuson, le groupe s'égare dans la nuit, la pluie et la brume et doit s'arrêter. Ce n'est que le lendemain qu'il rejoint la ferme, totalement isolée. Boissieux, instituteur à Rencurel, engagé dans les premiers avec l'équipe Franc-Tireur de Villard de Lans, l'y ravitaillera.

Le 24 juin au soir, les gens du C.5 quittent leur refuge, les gendarmes se sont arrangés pour leur faire savoir qu'il y avait menace, qu'il ne fallait pas moisir. Dans la nuit, G.M.R., miliciens et gendarmes encerclent la ferme... qui est vide.

Après ce coup de chaleur, une partie du camp vit « à Touron, près des Charbonnières, d'autres campent dans des grottes près du col de Pertuizon », écrit « Zozo », un garçon du camp dans son carnet, « à Touron » ne voulant bien certainement pas dire qu'ils reviennent à la ferme de Touron, qu'il avait fallu quitter en vitesse, mais au lieu-dit Touron, dans les environs de la ferme. Boissieux continue à ravitailler, complété par Léon Martin, boulanger à Méaudre.

Le 10 juillet, le groupe est de retour dans les bois de Méaudre, dans des baraques au Gros-Martel.

Mi-août, le chef **Feutrier** s'en va, il est remplacé par **Bilger**, avec l'adjudant **Marcel Bilke**, dit « Dupuys » comme adjoint, « *instructeur capable et écouté* », dit le carnet de « Zozo ».

Le 23 septembre, l'une des baraques flambe suite à une imprudence mais elle est aussitôt remplacée. A cette époque, des coups de main sont organisés sur des chantiers de jeunesse voisins pour récupérer des pommes de terre.

Les 30-31 octobre et 1^{er} novembre, passage d'une équipe volante. Au programme : mise au courant de la situation, questions sociales et économiques, évolution de la tactique, le machinisme, le capitalisme, l'homme nouveau... de quoi réfléchir pendant l'hiver.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre, un camion enlève une baraque aux chantiers de jeunesse de Méaudre et la transporte en local d'appoint près de la cabane des Feuilles où le camp envisage de passer les mois froids. D'ailleurs, il neige déjà.

Le 9 novembre, comme à Gève pour le C.3, l'électricité est installée.

Des équipements, pantalons, couvertures, souliers, tricots, sacs sont distribués vers la mi-décembre. Plus tard, viendront des skis.

Les 14-15-16 décembre, une baraque est montée, bien dissimulée, à 500 mètres de Méaudre. Reliée aux Feuilles par téléphone, elle servira pour la garde.

Arrivent les fêtes et, comme au C.3, réveillon, arbre de Noël avec cadeaux, spectacle, « *Le Cid* », « *Cyrano* », enfin crochet, pas radiophonique mais presque, tour de chant où un invité prend une place remarquée, Chavant, responsable civil au comité de combat.

Le 8 janvier 44, le camp se procure une voiture au détriment du journal « *Le Petit Dauphinois* » qui, décidément, est prêt à toutes les collaborations... Il n'est pas dit si la voiture est présentée aux membres de la commission alliée qui, comme pour le C.3, vient inspecter le C.5 qui semble d'ailleurs faire bonne impression à ces messieurs.

Les carnets de « Zozo » montrent que les skis touchés avant l'hiver sont bien utilisés puisqu'un exercice d'hiver fait passer le pas de Pertuson puis le col de Romeyer par 1,50 mètre de neige.

Les sources concernant les chefs du C5 sont contradictoires parfois même incompréhensibles, notamment pour **Jean-Marie Ruettard**, Je continue, avec plusieurs auteurs, à le tenir comme chef du C5 lorsque le 9 mars 1944, il est tué avec Marcel Bilk, Marc Broyer et Fiérindo Priant dans les conditions que relate Sechi chef du C3.

Les quatre maquisards « tombent sur un barrage allemand qui vient de se mettre en place en plein centre de Pont-en-Royans. Arrivant à bicyclette quelques minutes plus tard, « Monette » la fille de notre regretté Fernand Bellier, m'empêchera de tomber dans la souricière. Je rentre d'inspecter deux groupes du C 3, repliés depuis quelques jours aux abords de La Forteresse. Avant de regagner Autrans, je dois m'arrêter à Pont-en-Royans où, en retrait du village, le groupe des « Pontois » aux ordres de « Charlot » - Charles Dufour- s'est également replié. Voilà pourquoi, étant attendu, il a été possible de me prévenir. Malheureusement, il n'en a pas été de même pour nos camarades qui devaient regagner le C 5, à la baraque forestière d'Achieux près de Méaudre. En venant, c'est à Vinay que je retrouve par hasard, le véhicule du C 5 - très caractéristique - et nos camarades. Ensemble, nous avons pris un dernier café puis, malgré les sollicitations du lieutenant Ruettard et de nos camarades, je suis reparti, préférant poursuivre à bicyclette. Entre le pont d'Izeron et Saint-Roman, je suis rejoint par nos camarades. Ils m'offrent à nouveau leur service et leur amitié. Je ne devais plus les revoir. Leurs corps seront retrouvés le lendemain au lieu-dit « La Combe » à Beauregard-Baret près de Bourg-de-Péage. C'est la mairie de Beauregard-Baret qui aurait assuré l'inhumation au cimetière de Bourg-de-Péage avec une première sépulture digne de la résistance, chaque tombe surmontée d'une croix de Lorraine. »

Le Camp 6. C'est le dernier camp pour lequel j'ai des données précises à propos des chefs. Elles concernent les conditions tragiques dans lesquelles « **Grange** », que nous avons déjà rencontré au C4, devient chef du C6.

Après l'armistice signé par leur pays, les Italiens, parfois en petits groupes, essayent de rentrer chez eux. Ce 13 septembre, ils sont sept qui vont s'arrêter à Jossaud. Jossaud, c'est ce petit hameau de Vassieux à gauche de la route du col de La Chau, sous la grange de Vauneyre où se gîte le Camp 6. Les jeunes du camp y ont leurs entrées chez des amis paysans, notamment Julien et Rémisia Guillet.

Marius Desserre, « Berlingot », l'un de ces garçons, apprend à Jossaud que le groupe des Italiens passera la nuit dans la grange Fermond, juste à côté de la maison Guillet. D'après « *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu* », « Berlingot », qui a vu les fusils et la caisse de grenades des soldats et qui sait bien que l'armement du C.6, ce ne sont que deux revolvers, deux pétoires, « Berlingot » entreprend des tractations, espérant soutirer quelques armes à ces Italiens qui n'en ont plus besoin puisqu'ils rentrent chez eux. Mais le marché ne va pas de soi, les Italiens demandent deux guides jusqu'à la frontière et une fois qu'ils y seront, ils donneront leur mule et du ravitaillement. Des armes, là, immédiatement, il n'est pas question d'en céder.

Le C.6 mis au courant, il est décidé d'agir : l'occasion semble trop proche, trop à portée de main. D'autant plus que l'un des maquisards, « Globule », André Reynoard doit dormir dans la même grange que les Italiens et prêtera main forte.

Lucette Guillet, belle-fille de Rémisia et Julien Guillet n'a pas été témoin des événements, mais en cet après-midi d'avril 2008, quand je la rencontre dans son petit appartement de la maison de retraite de La Chapelle en Vercors, elle reste dépositaire de la tradition familiale qu'elle a souvent entendu raconter et à 83 ans, visiblement, elle aime encore la transmettre. D'après ce qu'elle sait, Julien Guillet aurait vivement déconseillé l'expédition, mais vainement.

Dans la nuit, dix garçons du camp entrent brusquement dans la grange escomptant trouver les armes comme prévu, près de l'entrée. Mauvaise surprise, elles n'y sont pas. Les Italiens se méfiaient, ils les ont gardées près d'eux, ils lancent des grenades et forcent la sortie. Deux jeunes, « Globule », Pierre Reynoard et « Mickey », Roger Meynard sont très grièvement blessés, d'autres sont touchés, la grange est en feu. Tony Chirouze retire « Globule » et « Mickey » de l'incendie, on évacue le bétail et la mule des Italiens.

On voit brûler depuis Vassieux, Lucette Guillet, qui s'appelle encore Breyton à ce moment-là en témoigne :

« A l'époque j'étais au villageⁱ chez mes parents, il n'y avait pas les pompiers, alors on a entendu sonner le tocsin et on a vu que c'était en flammes, on a dit :

- Mon Dieu, à Jossaud, ça brûle, ça brûle ! »

Les secours arrivent, dont le docteur Guérin, de La Chapelle. On tente d'éteindre le feu, un bassin est tout proche. Les deux blessés graves sont chargés dans la camionnette de ramassage du lait conduite par le jeune Charles Fermond et dirigés vers l'hôpital de Romans mais ils meurent en route. Les corps sont ramenés et déposés dans une bergerie au col de Proncel, tout près de Vassieux, en attendant qu'on les mette en terre au cimetière du village. Les autres blessés sont descendus à Saint Jean en Royans puisque ce bourg est à l'origine du C.6. Marius Dusserre, « Berlingot », et Gilbert François sont laissés dans la famille de ce dernier ; Mestre, « l'Escargot » et Vignon, « Supille » chez Denise Faucher, correspondante de la Croix Rouge ; Michel Weber, qui était le chef du camp et Paul Picard iront chez le docteur Guillet qui, lui, passera soigner tout le monde.

Mais si l'on en croit un témoignage cité dans « *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu* », un autre maquisard, Auguste Chêne, blessé lui aussi, n'est pas encore tiré d'affaire :

« Je suis blessé par des éclats de grenades offensives à la jambe droite, au thorax et au bras droit. Essayant à grand peine de me diriger vers la sortie de la grange en flammes, je me trouve près de mes camarades parmi des cris et au milieu d'une grande confusion.

Le lieutenant vient près de moi pour s'informer si je suis blessé et s'il reste dans la grange d'autres maquisards. Je lui réponds que je ne suis sans doute pas grièvement blessé et que je ne peux me prononcer sur les camarades qui peuvent être restés dans la grange. Il me demande si je peux prévenir les vingt camarades restés au camp. Je réponds que j'essaierai. Il me fait comprendre qu'il n'a aucun homme sous la main et qu'il faut que je parvienne à destination. Il me charge de transmettre ses ordres lesquels sont de lever rapidement le camp et de prévenir le lieutenant Cathala - alias Grange – du transfert de commandement et qu'il devient le nouveau chef du C.6. Je ne revis plus jamais ce lieutenant qui me donna ces ordres.

Je m'enfonce dans la montagne, me tenant aux aguets à cause de quelques coups de feu qui éclatent encore. Grimant péniblement, je mets trois heures pour arriver à l'homme de garde du camp qui m'aide à accomplir les derniers 500 mètres. Je transmets à Grange le message par lequel il devient le nouveau chef. Il décide immédiatement des mesures de sécurité qui s'imposent, après avoir pris connaissance du chemin de repli et du nouvel emplacement du camp, les préparatifs de départ s'effectuent rapidement. (...)

Je suis évacué dans une charrette traînée par des bœufs pendant une journée jusqu'à Saint Jean en Royans où le 14 septembre 1943 je suis l'hôte de notre chef, M. Benjamin Malossane, maire de Saint Jean. Des soins me sont prodigués par le docteur Guillet. »

A Vassieux, deux gendarmes, sans doute appelés à la brigade de La Chapelle pour le constat, attendent que tout le monde soit à l'abri pour prévenir Valence seulement au matin : les sympathies de la gendarmerie de La Chapelle vont au maquis, elle recevra la médaille de la Résistance en 1946.

La prudence imposant que les camps ne restent pas dans les parages, le C.6 gagne les environs du col de la Rochette, au-dessus de Saint Jean en Royans, et il s'y établit pour quelque temps dans une vieille bergerie près de la ferme Gauthier avec son nouveau chef, **Gaston Cathala**, dit « **Grange** », ancien responsable du C.4.

« Là, la vie reprit son cours presque normalement, dans une mesure abandonnée, mais, semblait-il, avec moins d'enthousiasme. Les dirigeants de l'A.S., à ce moment-là, nous avaient un peu perdu de vue. Enfin, sur la demande des hommes, Grange est nommé chef de camp, à la grande joie de tous. »

Le C.8, est averti dès l'aube, à la ferme Teston, du Piarou, par un paysan, et les hommes vont se terrer pendant trois jours dans une grotte « humide et froide », au Plainet, près du col de Vassieux avant de partir plus loin vers un automne nomade et rude.

Des morts (il semble que deux Italiens aient également été tués), des blessés, une ferme brûlée, le C.6 et le C.8 qui doivent quitter des refuges relativement confortables et sûrs... Ces jeunes gens qui ne rentreront jamais chez eux, alors que l'Italie n'est plus en guerre, alors qu'il aurait peut-être suffi de peu de chose pour qu'il y ait fraternisation... Dans le Vercors et à Vassieux particulièrement, dans moins d'un an, la mort sera partout, implacable, souvent atroce, mais ce drame, en cet automne qui vient, est d'une poignante absurdité.

Sources

- « *Vercors premier maquis de France* », Lieutenant Stephen, édité par l'ANPCVV.
- « *Chronique des maquis de l'Isère* », Paul et Suzanne Silvestre.
- Alain Le Ray dans « *Le Pionnier du Vercors* » N°56 octobre 1986.
- Pierre Brunet dans « *Le Pionnier du Vercors* » N°22 avril 1978
- Internet : « *Le Maitron des fusillés* »
- Internet : Biographie de Gaston Cathala par Alain Raffin.
- Entretiens avec : Lucette Guillet née Breyton, Paule Bonnet « Pouloune », Paul Jansen, Léon Martin, Marcel Peyronnet.
- L'opiniâtreté de recherche de Roger Sanlaville.

o o o

ACTUALITE DU GROUPE GAMMON

Nous n'avons bien sûr pas la possibilité de travailler en réunion en ce moment mais chacun de côté, ainsi les habituelles numérisations de livres et de photos continuent.

Pas non plus de sortie collective en Vercors mais nous n'oublierons pas, dès que l'époque sera moins folle, d'organiser la sortie en Vercors Sud à la suite de celle que nous avons faite dans le Nord.

Mais nous avons aussi commencé à réfléchir à des journées en Royans pour lesquelles nous avons pris des contacts avec des associations, des individus qui travaillent à la mémoire du Vercors. Nous pouvons ainsi envisager de très riches coopérations dans les directions suivantes : objets de l'époque, radio et autres techniques, véhicules, mode féminine, événements dans le Royans dont les bombardements, éléments de fouilles poussées sur le terrain à Vassieux, chantiers Concordia de sauvegarde de lieux, etc. Mais il est trop tôt pour entrer dans le détail. Vous verrez et il est même probable que vous serez embauchés.

Nous sommes en ce moment en train de travailler plus particulièrement à deux éléments de ces journées. D'abord la

présentation de l'ensemble des livres liés au Vercors avec l'accent sur les publications les plus anciennes (1944-1948), les plus récentes et celles qui nous semblent les plus intéressantes. Et aussi une exposition chronologique des évènements du Vercors en une vingtaine de panneaux.

Voilà. Ce n'est pas le virus qui aura le dernier mot !
